

# LA GRÈVE DES PEUPLES CONTRE LA GUERRE...

L'intérêt et l'importance des nouvelles qui précèdent n'échapperont à aucun de nos lecteurs.

Ainsi, le peuple allemand ne veut à aucun prix de la guerre, et, en face de cette altitude résolue, M. de Bismark hésite à lancer un ultimatum qui ne serait plus qu'une ridicule bravade, et l'exposerait à la risée de l'Europe, si la résistance passive de la Prusse le mettait dans l'impossibilité d'y donner suite.

A lire les journaux et à entendre les nouvellistes depuis quinze jours, il semblerait vraiment que l'on soit encore au temps où les rois et les ministres étaient omnipotents et pouvaient disposer selon leur bon plaisir de la bourse et de la vie de ceux qu'ils appelaient leurs sujets.

Qu'importe que la Conférence se réunisse ou ne se réunisse pas? Qu'importent les notes que peuvent échanger entre eux les cabinets aux abois. Qu'importe ce que pourraient décider les ministres et les souverains réunis en conseil?

Il ne s'agit pas de savoir ce que pensent les diplomates et les gouvernements, mais ce que pensent les peuples, et s'ils veulent ou non la guerre.

Il serait aussi impossible, à l'heure qu'il est, aux gouvernements d'entrer en campagne sans l'assentiment populaire, qu'il leur serait impossible de retenir un peuple entraîné par les surexcitations belliqueuses, - Voyez l'Italie!

Il n'est pas même besoin de faire appel à cette ressource suprême de la révolution, dont le peuple prussien menace un gouvernement qui a trop abusé de sa patience, il suffit de se croiser les bras, de faire la sourde oreille, et de rester immobile.

Pour faire la guerre, il faut des hommes et de l'argent, des levées extraordinaires et des emprunts.

Eh bien! qu'on ne donne ni hommes ni argent.

Capitalistes, qui détenez en vos mains le nerf de la guerre, laissez-nous vous donner un avertissement et un conseil.

Nous savons bien que les grands mots de pairie et d'honneur national ont peu d'influence pour vous émouvoir. Vous avez trop de bon sens pour cela, et nous vous en félicitons. Mais il est un sentiment auquel vous ne savez pas assez résister, - l'appât de la prime.

Prenez-y garde!

C'est ainsi que vous avez creusé vous-même sous vos pas ce gouffre affreux du déficit qui menace aujourd'hui de vous engloutir.

Quant aux politiques qui vous présentent la guerre comme le seul moyen d'éviter la banqueroute, - leur conseil est renouvelé du procédé héroïque de Gribouille, qui se jetait à l'eau pour ne pas se mouiller.

Si les finances des peuples sont à ce point obérées, et s'il est vrai que le déficit rende la banqueroute imminente, il n'est qu'un moyen d'éviter une épouvantable catastrophe: c'est de contempler résolument la situation, et d'appliquer un remède énergique et prompt, en supprimant les dépenses improductives, au premier rang desquelles se trouvent les armées et les armements, - en appliquant toutes nos forces aux travaux féconds de la paix.

Mais si, dans cette situation, on venait vous proposer un nouvel emprunt pour subvenir à une guerre, qui ne ferait que rendre votre situation plus précaire et précipiter votre ruine, - le piège serait en vérité trop grossier.

Les peuples ne veulent pas de la guerre: les manifestations énergiques de ce sentiment se multiplient partout; hier, c'étaient les étudiants français, aujourd'hui ce sont les ouvriers de Londres; et l'Allemagne donne en ce moment à l'Europe un grand exemple qui sera suivi partout: la grève des peuples contre la guerre.

Les gouvernants de la Prusse ou de l'Autriche peuvent bien à leur gré, après cela, se déclarer ou ne pas se déclarer la guerre: c'est leur affaire.

M. de Bismark et M. de Mensdorff, le roi Guillaume et l'empereur François-Joseph peuvent bien, s'ils le veulent, se battre ensemble et vider en champ clos leur querelle. Les peuples assisteront impassibles à ce spectacle nouveau, et quelle que soit l'issue de la lutte, ils n'auront pas lieu de s'émouvoir. Le sang qui aura coulé du moins ne sera pas celui de leurs fils; et, s'il est juste que celui qui a tué par l'épée périsse par l'épée, il n'est pas moins juste que ceux qui n'auraient pas hésité à faire égorger des milliers d'hommes pour la satisfaction d'une misérable ambition, s'entre-tuent, sous les yeux de ceux qui n'ont pas voulu être leurs victimes, sans exciter la moindre émotion ni la moindre pitié.

**Auguste VERMOREL.**

-----